travailfamillepatrie

VOIX CHORALES

CATHERINE THOYER

CATHERINE THOYER
VOIX CHORALES
travailfamillepatrie

Au départ, ça se présente
un peu comme une famille,
une famille qui reposerait de la famille.
Il s’est dit :
« on se retrouve mardi pour la répet »
ou bien
« on mange ensemble vendredi ? »
on entre sans frapper c’est ouvert
là ou ailleurs - plus souvent là,

chez Claire

on c'est connues ainsi
(on s'est reconnues)

dans ces incessants va-et-vient entre salon et cuisine — il n'y a jamais assez de couverts — à guetter les arrivées — agrandir le cercle — entamer une conversation, la terminer ailleurs — il se forme de petits groupes qu'un rire suffit à éclater — parfois un chuchotis irrite — il est des jours à fleur de peau — des histoires en souffrance
– à s'écouter, il faut savoir aussi finir une phrase dans le vide, car entretemps autre chose s'est passé, autre chose s'est dit, les récits se chevauchent, les conversations s'entrecroisent, qu'importe,
il règne une forme de porosité saine
il se parle, dans ce coin, d'enfants, du plat qui se prépare
tandis que là-bas on traduit une chanson berbère
il est question du nombre d'assiettes à sortir, de la prochaine répétition
il se dit
où t'en es, toi, avec tes papiers, ton boulot, ton appart ?
on répare à la hâte — visseuse, marteau — la table qu'on a traînée de la cuisine histoire d'être toutes là, ensemble — on

finit toujours par manger sur nos genoux et il y a *toujours trop*, toujours trop à manger
il se discute
d'une autre qui n'est pas venue et pourquoi n'est-elle pas venue ? De son homme. De son homme qui n'aime pas qu'elle vienne — il se murmure parfois *on est bien sans* — les hommes s'ils en est se mettent dans leur coin à leurs conversations d'hommes, c'est ainsi, plus souvent, ils se font absents.[1]

il se répète encore *on est bien*.

Le soir se clôt sur un léger champ de bataille, vaisselle *on fera demain*
éclats de voix dans l'escalier
miettes et un foulard oublié

ce qu'il s'est dit, entretemps,
ce qu'il s'est dit éclaire nos chemins transverses,
résonne encore longtemps,
avec,
en fond, toujours, ce petit air qui trottine dans les têtes

---

[1] Parfois les maris s'invitent sous forme téléphonique. « Tu rentres quand ? ». Portables ces tyrans. S'ensuit un départ précipité ou, au contraire, comme une envie de rester tard, plus tard.

un air de rien

un air de liberté peut-être.

J’annonce trois mots. Je quémande une heure par mot, *maximum*, je dis cela pour ne pas effrayer. Une heure, stylo posé sur la feuille, stylo levé, une heure carnet ouvert, carnet refermé *c’est bon, on a fini ?* S’improvisent au gré des envies des cadres un peu branlants, qui resteraient ouverts pour ne pas céder à la gravité. Un banc dans un parc lors d’une pause déjeuner. Une invitation à manger sur une table basse. Deux chaises au milieu d’une pièce. Des enfants devant la télé.

Des fois je reste deux, trois heures. *Tu manges. Tu restes.* Est-ce que ce qu’il se dit après que j’ai refermé le carnet, j’ai le droit de m’en servir ? [2]

---

[2] *Ton truc*, qu’elles disent, — moi, mon carnet, mon stylo et mes rendez-vous emmerdants — *ton truc, enfin ton travail — et d’ailleurs c’est quoi ton travail ? — ça va servir à quoi ?*

travailfamillepatrie

VOIX CHORALES

Ce qui suit
comme une envie de
rejouer cet air qu'on entend d'ordinaire,
chez Claire.

« Le travail me sert de tout. »

– Tu sais ce que je vais faire quand je suis grand ? Je vais être président de la république.
– Française ?
– Non, du Tchad. J'aime pas ce président, il est très méchant avec le peuple. Nous, on a dû rester 5 ans sans maison sans argent en France à cause de lui. Je vais travailler à l'école pour ça et aider les gens.
– Mon fils, tous les présidents ils ont dit ça, avant.

aïcha

Ici, les enfants, on les traite comme des bébés.

Chez moi, la vie c'est facile, tu prends des responsabilités direct. À 7 ans, j'étais sortie toute la journée dans la chaleur avec mon frère. A part mon frère qui est beaucoup plus vieux, mon père a pas eu d'autre garçon. Aussi, moi, à 12 ans, j'accompagnais mon père vendre, acheter des moutons, chercher le sel, veiller un animal malade. Normalement les filles le font pas. Mes sœurs l'ont fait aussi, mais elles ont grandi, elles se sont mariées alors c'est mon tour.

Aussi, j'aide maman à piler le mil, le sorgho, chercher le bois, il faut aller très loin avec un âne, une hache, des cordes, chercher l'eau, des fois tu les portes sur ta tête, un grand jerrican d'eau ou un fagot de bois. Ça, c'est un travail de fille, j'ai jamais vu un garçon faire ça.

Les garçons, les filles on travaille ensemble, mais pas le même travail.

Moi, je vais partout, j'ai fait tous les deux. J'ai grandi comme ça.
J'appelle ça le travail.

À 13, 14 ans, je suis très particulière pour ma mère, on dirait je suis le roi. À 3, 4, 5 ans, on fait des tresses, tu portes le voile ; moi, jusqu'à 9, 10 ans je garde les cheveux comme ça. Je joue avec mon neveu, je traîne sur les arbres et je déchire tout le pantalon cousu par mon père.

Quand j'étais gamine, j'ai travaillé. Grâce à ça, aujourd'hui, j'utilise bien ma tête, j'accepte n'importe quel travail dur, parce que j'ai fait travail plus dur que ça quand j'étais petite.

Je veux pas rester seulement faire à manger pour mes enfants, je vais pourrir à la maison.

Le travail, je veux sortir tous les matins, sentir l'air frais, le soleil, ma liberté.

Le travail me sert de tout.[3]

Quand j'étais en Libye, j'allais dans les grands magasins à Tripoli, acheter des jouets par cartons, je revendais à la pièce sur le marché. Le marché, ça faisait comme ici un jardin public, il n'y a pas la mairie qui demande les papiers, je pose ça sur une nappe dans l'herbe, je m'assois sur le tapis de prière, mes enfants jouent à côté, il y a l'air frais, la mer à côté.

En deux heures, je gagne bien de l'argent, je compte pas comment ça va arriver si j'ai pas d'argent, j'ai pas pris mes responsabilités comme aujourd'hui, je sortais avec des copines, dépenser.

J'ai aussi travaillé chez des Libyens riches, lui il était militaire, ils ont peur, il faut quelqu'un pour sortir tenir compagnie à sa femme, s'occuper des enfants, 3 fois par semaine, je gagne pas mal.

---

[3] « mon fils dit quand tu as du travail, tu m'achètes un vélo »

Quand j'ai besoin de travailler, d'argent dans le mois, je l'appelle. Il n'y a pas de contrat, je me sens vraiment bien, je parle avec la maman, les enfants, c'est travail « comme ça ». Ici, pour ça, il faut un diplôme.

J'ai travaillé aussi dans l'université comme femme de ménage, nettoyer l'internat, les poubelles, la cafeteria.

Au moment de la guerre, j'ai gagné de l'argent pour sortir, m'échapper.

Je vais vivre avec mes enfants heureuse, rencontrer des gens, aider ma famille.

N'importe quel travail, y'a pas de travail gênant, sauf si les heures correspondent pas, comme je suis seule avec mes garçons. Nettoyer la rue, me gêne pas, je gagne mon propre argent. Ou aide à la personne ou chez quelqu'un, garder les enfants. Je préfère le commerce, mais je sais pas compter bien ici, je sais pas encore bien lire et écrire. Je vais faire une formation. J'ai commencé les cours obligatoires, tous les réfugiés doivent le faire, il faut signer un contrat d'intégration, pour vous c'est comme ça, un Contrat d'Intégration Républicaine. J'aimerais essayer tout, tout pour avoir un travail après.

Sans travail je me sens fatiguée.

J'avais une entreprise, sept personnes, des véhicules de transport, je faisais des voyages jusqu'à Dubaï pour acheter de la marchandise.

diane

J'ai étudié. À mes filles, j'ai dit : *vous étudiez. Il faut étudier. Il faut étudier pour bien travailler, avoir votre dossier, le bac, le brevet, tout, ici en France.*

Moi c'est parce que c'est en Afrique. J'ai un diplôme bac STMG. Pour demander des équivalences, il faut que je paie 120 euros. Quand j'aurai l'argent, je vais le faire.

Au début que je suis arrivée, je n'ai pas travaillé. Quand tu n'as pas de papiers, tu n'as pas le droit de travailler.

Avant, c'était différent parce que j'avais de l'argent tout le temps. Je payais l'école catholique pour mes enfants, cher, presque 5 000 dollars par an, c'est que j'avais l'argent. Mes enfants étaient habituées à la villa, à porter des beaux habits. On est parties, c'est un cas de force majeure. On a galéré. Je demande rien à personne. Tantôt je vais aux Restos du Cœur, tantôt au Secours Populaire, on mange avec ça. Je n'ai pas le droit à la CAF, à l'allocation de rentrée scolaire, pas quand c'est la première carte de séjour. Avec 4 enfants et juste un SMIC, je paie les transports aller-retour en bus pour travailler, l'étude, la garderie 25 euros par mois, le goûter parce que à 17 h je ne suis pas là. Maintenant, tu vas payer ça, ça et ça et puis tu regardes la main et il n'y a rien du tout à la fin de chaque mois.

J'ai fait deux mois de ménage chez un particulier, une formation multisectorielle AFPA, des stages par-ci par-là.

Je connais la caisse, hôtesse de caisse, employée-serveur-service.

J'ai postulé partout. Leader, Lidl, Auchan, Carrefour, les maisons de retraite, des agences, j'ai fait partout, on m'a dit qu'on va me rappeler. Je comprends pas. Tu cherches quelqu'un ? Tu le prends, tu regardes comment il travaille. C'est pas compliqué, non ? Plutôt que dire *on va me rappeler.*

16—

Au magasin où je suis maintenant, j'ai fait un stage d'un mois. Après, je venais travailler chaque dimanche. Après, si ils ont des remplacements, ils m'appellent. Et là, j'ai signé un contrat. Vaut mieux prendre ça que rien.

J'ai trouvé moi-même. Les gens disent *tu es très forte* toujours *tu es très forte*, mais ils ne t'aident pas.

Je pourrai « travailler n'importe », mais tous ces certificats, ces diplômes alors, ça sert à quoi ? Il faut se tenir à ce qu'on sait faire.

J'ai une expérience de 9 ans professeur d'anglais en Syrie. À Damas, je travaille avec la méthode Montessori, avec des enfants entre 3 et 6 ans. Ici, on doit dire « prenez vos cahiers », « apprenez la leçon » ...

Je veux prouver que je suis capable de faire quelque chose encore. En arrivant, je suis restée 4 ans sans travailler. J'ai travaillé un peu comme interprète arabe-français, j'ai envoyé mon CV partout, j'ai fait ça toute seule. Pour moi, le travail, c'est une vie. Si je reste seule chez moi, c'est pas une vie.

basila

En ce moment, je suis indépendante. Prof d'anglais pour les enfants, 1, 2 fois par semaine et puis pour les gens qui viennent de Pôle Emploi. Je suis micro-entrepreneur, l'argent que je touche je le déclare seule.

Quand je sors, j'ai un métier, je travaille, je suis une personne différente, plus forte.

Aujourd'hui, Maman va bien, mes sœurs vont bien, tout le monde va bien. Enfin... mieux qu'avant. Ça fait quatre ans. Ça me fait mal. Mais j'ai habituée de vivre en France. C'est

une nouvelle vie pour moi. Lorsque je travaillais à Damas, tout le temps, Maman regardait les nouvelles à la télé, elle m'appellait *il y a eu une explosion, où tu es?* je lui dis pas tous les risques, je dis *ça va bien*. Maintenant, il n'y a plus de travail là-bas. Si je n'étais pas partie, je serai dans mon village à vivre avec mes parents, c'est plus calme que Damas, il y a moins de danger. Mais, à 33 ans, qu'est-ce que je vais faire chez mon papa sans travail ? Je ne suis pas une petite fille. Il y a la famille, les amis, mais après, y'a rien, ça reste un village. C'est routine.

Très petite, je bougeais partout, j'étais volontaire, aider les gens, l'église. Maman est restée tout le temps pour nous. Elle supporte pas les filles qui font rien, même elle, elle n'arrête pas de bouger tout le temps. Elle est très contente pour moi, elle dit *c'est toi, c'est ta vie*.

J'ai un frère ici, avec sa femme et ses enfants. Les premiers jours en France, j'étais très timide, très fermée, je regardais les séries, je sortais pas, ma famille c'était tout. Après je suis tombée malade, un peu en dépression. Pendant au moins un an. Après j'ai commencé à avoir des amis.

Je m’arrête pas. Je cherche quelque chose d’un peu stable. Il faut chercher encore.[4]

[4] « Aussi je travaille sur le dossier pour la nationalité française. Pour les réfugiés, on peut demander même si on travaille pas, mais c’est mieux avec le travail. »

Il faut travailler un an à 35 h, avoir un numéro de sécurité sociale. La préfecture dit : « C'est bon, cette femme peut se débrouiller seule en France. » Ça existe que en France. Après, je peux gagner ma vie partout.

h.[5]

Je suis partie pour la liberté, si j'ai pas la liberté…

[5] « C'est bien ce que tu fais », me dit H. Puis, soudain, ne veut plus que je parle d'elle, me téléphone pour, vite, me le dire, raccroche. Est-ce qu'elle a dit « je ne veux pas » ou « je ne peux pas » ?

J'ai grandi à la campagne. Ma mère fait le ménage, à manger, s'occupe des animaux, travaille la terre, lave les habits. C'est pas un « travail déclaration », c'est presque comme esclavage. C'est dur dans la campagne, trop dur. Les hommes en profitent comme esclavage. Les hommes souvent font rien, au café. Tout, c'est les femmes. Qui s'occupent des enfants, de la terre. Même si ils sont bien habillés, les maisons bien meublées, qu'ils ont de l'argent, les maris changent pas.

Je veux c'est moi qui choisis la maison, c'est moi qui décide partout. Alors je marche jusqu'à trouver les bonnes choses. Pour l'instant, c'est pas moi qui décide pour ma vie, quatre-vingts pour cent c'est pas moi qui décide. Je ne suis pas libre économique, pas libre sur les papiers, c'est fatigant. Ma vie, c'est moi qui ai gagné.

Je suis en route, je marche, des fois je tombe. Des fois je connais des gens bien, des fois des gens méchants. Déjà, des papiers, obligé pour la liberté et puis toujours travail.[6]

---

[6] H. me recontacte, veut bien parler, mais pas de la famille, « alors on parlera de la patrie » — je m'enfonce — Venir d'un sale pays, sale pays pour les femmes, sale pays pour les hommes ET les femmes. Fuir une double misère. « Tu peux pas comprendre. » Ce qui coince, ce sont les mots des autres.
Une amie appelée en renfort promet d'intervenir. « Elle doit montrer des signes d'intégration, ce truc pourrait l'aider. » (sic)

Petite, ma mère a toujours beaucoup travaillé. Elle est allée à l'école jusqu'à 7, 8 ans et puis elle a arrêté pour aider ses parents dans les champs. Au Cambodge, plus de la moitié des enfants allait pas tellement à l'école. Lorsqu'elle est arrivée ici, il lui a fallu apprendre le français, lire, passer le permis pour avoir une meilleure situation.

savoeun

J'ai jamais loupé un jour d'école.

On vivait dans une tour où il y avait quatre-vingt-quinze pour cent d'étrangers, et à l'école, pareil, pourtant, on était la seule famille cambodgienne et en classe, j'étais la seule asiatique. On se moquait de moi. Au lycée, ça a été pire, j'étais la seule d'origine étrangère. Il y avait moins de moqueries, mais on ne me questionnait pas, j'étais fondue dans la masse.

Je n'ai pas connu mon père biologique. Il y avait ma mère, ma sœur, moi et mon grand-père. Ma mère s'est toujours débrouillée pour trouver un boulot, je l'ai toujours vu aller au boulot. On était gardées, ma sœur et moi par mon grand-père, heureusement sinon elle aurait galéré.

Il ne faut pas être paresseux dans la vie sinon tu n'y arriveras pas, faut se lever tôt, faut bosser dur, elle nous disait. C'était pas facile pour elle, elle n'avait pas les moyens de nous aider, scolairement, financièrement.

La vie, ça peut changer en mal.

Lorsque mon beau-père est décédé, j'avais 14 ans, c'est moi qui ai fait toutes les paperasses.

Aussi, ce n'est pas parce que tu viens d'une famille pauvre, que tu sors pas, que tu n'as pas de vêtements que tu ne peux pas faire d'études. Après ma maitrise, j'ai toujours bossé, j'ai jamais galéré. La vie, ça peut changer en bien.

La notion que rien n'est acquis dans la vie, c'est ancré en moi.

Au Cambodge, les femmes bossent beaucoup, elles gardent l'argent, font la comptabilité, ont en charge les projets, l'éducation des enfants. Je connais personne mère au foyer dans ma famille. J'ai une tante au Canada, elle était femme de ménage dans les hôtels, maintenant elle est gouvernante, elle a

l'âge de la retraite, mais elle dit *faut pas que j'arrête.* Elle paie encore le loyer de ses 4 enfants.

J'ai toujours vu les femmes de ma famille indépendantes financièrement, jamais demander d'argent à leur mari. Ma mère, mon père l'a quittée quand ma sœur avait quelques mois. Elle n'était pas contre l'idée de se remettre en couple avec quelqu'un d'autre. Un jour, elle a rencontré mon beau-père par l'intermédiaire d'une copine. C'est lui qui gérait tous les papiers, toutes les démarches administratives. C'était plus simple et plus facile pour lui, car il était français d'origine. Quand il est mort, il a bien fallu se débrouiller. Ma mère, son premier boulot en France, c'était nettoyer les toilettes publiques à la gare. Elle a toujours trouvé du travail par elle-même, elle allait taper aux portes.[7]

Elle a travaillé à l'usine, elle faisait venir ses copines, les employeurs lui faisaient confiance, elle a réussi à sortir ces femmes de chez elles pour aller au boulot, elle amenait nos plats « comme à la maison » pour la pause déjeuner. Vers 52, 53 ans, elle n'a pas retrouvé de boulot.

---

[7] « Quand je vois Diane, je revois ma mère. Sauf que c'était plus bienveillant à l'époque, je l'ai perçu comme ça. »

Elle nous a toujours dit *il faut garder l'indépendance financière, passer le permis de conduire, ne dépendez de personne* et aussi, *ce que tu as, c'est parce que tu as travaillé*.

Parce que je travaille, j'ai pas eu mon fils. Ici, j'ai pas la famille pour le garder alors on a donné la garde à son père. Je suis déçue de cette décision du juge. C'est dur. La nuit où il y a eu la violence au foyer, je vais chez le médecin, je téléphone au travail pour dire que je peux pas venir, il me disent « prends 15 jours », je prends juste 4 jours. Je veux pas perdre mon travail. Déjà, j'ai perdu ma famille à cause je suis venue ici, j'ai perdu mon appartement, mon mariage, mon fils. Alors mon travail, jamais !

kaoutar

Le travail pour une femme, c'est le pouvoir. Elle décide de faire son chemin, elle donne ses décisions. Dans l'éducation orientale, le travail, c'est comme une clé pour la femme.

Ici, moi, jamais j'accepte je me marie et je reste sans travail.

J'ai grandi dans un milieu où c'est l'homme qui travaille, c'est lui qui décide. À la maison, si tu ramènes pas d'argent, t'as aucune parole.

Quand j'étais petite, je regarde le manque. Je regarde ma mère. À la maison, son travail n'a pas de valeur. Quelqu'un

sans travail, ça veut dire « sans valeur ». Si tu travailles pas, tu sais pas pourquoi tu es né.

Notre mère, pour nous, elle a une valeur, mais pour les décisions, elle a aucun point de vue, aucun choix.[8]

Moi, je trouve bizarre qu'elle demande de l'argent à mon père pour aller acheter des chaussures.

je lui dis *tu trouves pas que c'est bizarre ?*

Elle me répond, *si c'est pas lui, qui m'en achète ?* On prend l'habitude.

---

[8] En ce moment, mon père et ma mère se prennent la tête, il veut construire à la campagne, mais elle veut rester à la ville, elle a cinquante ans, elle s'est fait des copines. Comme lui il vit avec sa retraite, elle suit son mari. En fin de compte, elle part à la campagne.
Si elle avait une retraite, elle dirait « va, toi, moi je reste. »
Lui, il dit « si tu veux, tu restes ici, mais compte pas sur moi »

Au Maroc, je travaille.

Dans mon premier mariage, c'était écrit sur le contrat « je suis mes études » comme ça, si lui veut pas que je travaille, au moins, je suis mes études. J'avais 19 ans, c'était le premier homme dans ma vie, j'ai eu mon enfant, j'ai lâché les études.

Mais, le jour qu'on a décidé de divorcer, en même pas un mois, je reprends mes études. Je fais un diplôme secrétariat de direction. Je suis secrétaire médicale et puis je travaille au ministère des Affaires étrangères pendant deux ans. Après j'ai ouvert une boutique de vêtements, ça marche bien, les femmes achètent. J'ai gagné des sous.

Quand mon fils est venu en France avec son père, je suis venue aussi pour rester auprès de lui. C'est là que j'ai rencontré mon second mari.

Sur le contrat (j'ai pas fait écrire, juste oralement), j'ai une seule condition : « tu me laisses travailler. Toi, si tu veux, tu restes à la maison, mais moi, je travaille. »

J'étais dispensée de langue française, j'ai suivi quand même les cours, deux mois[9]. Après, rendez-vous à Pôle emploi et là, on postule, on fait un CV. J'étais motivée. J'ai fait un

---

[9] « Je suis une personne ambitieuse, active, positive. Je veux être efficace dans la société française, avec des rêves qui luttent pour ma petite famille. »

mois d'essai dans une entreprise d'insertion et puis j'ai eu un CDD d'un an.

Et là, le problème de salaire…

Comme on a un compte-joint, je dis : *moi aussi je veux la carte bancaire*. Mon mari, il dit, le premier mois : *tu me donnes la moitié*. Je suis agent d'entretien, je transpire 10 000 fois pour avoir mon salaire, je dis *tu me donnes les factures, on fait les comptes et on partage*. Il a pas aimé ça. Tout de suite ça a été les problèmes. Il a décidé de divorcer, il m'a viré de la maison, il a gardé mon fils.

Je me suis battue comme une lionne. Pendant les deux mois où je suis restée dans un foyer d'accueil, j'ai gardé mon travail, j'ai acheté une voiture et trouvé un logement pour accueillir mon fils en espérant avoir sa garde. La justice a considéré que mes horaires de travail n'étaient pas compatibles avec une garde complète.

Je voudrais que tout le monde puisse vivre ça.

Avant ça, il y avait un petit monde. Tu peux imaginer ? Il n'y avait que ça : la famille, les amis, une religion, le système politique de mon pays. Je ne savais pas s'il existe autre chose. Je suis sortie du Mexique pour venir danser dans un festival en France, Espagne, puis Portugal et mon regard a vraiment changé. Waouh !

maria

Mon père est décédé quand j'avais dix ans, mes grands-parents et mes grands frères décidaient pour nous. Il disaient : *la musique, la danse, c'est pas un vrai métier.* Moi je m'imaginais danser, je voulais faire que ça. Aussi, j'ai toujours voulu faire guide touristique, voyager, parler les langues. J'ai fait une école d'administration commerciale ET une école de danse, deux écoles pour avoir un métier. J'ai intégré un groupe folklorique qui représentait le Mexique, on a fait une tournée artistique, j'ai arrêté l'école, j'ai dit : *on paie pour rien, je veux continuer la danse.*

Je suis venue danser en France, j'ai connu Éric, je me suis mariée.[10]

---

[10] « Le folklore rassemble les gens parce que ce sont des êtres humains. »

Dans mon village et la ville où j'ai étudié, on bouge tout le temps, on fait de la musique tout le temps, on se réveille, on écoute les gens qui passent, discutent, parlent très fort, font du bruit, font pas attention aux autres. C'est très différent d'ici. Pendant 3 ans, j'ai apprécié qu'on puisse prendre soin de moi, du calme, du sommeil, de la lumière. Il ne fallait pas qu'on me dérange, il ne fallait pas que je dérange les autres.

Au départ, j'ai dû apprendre le français, personne m'en obligeait comme maintenant, j'ai travaillé beaucoup à la maison, j'ai communiqué avec ma belle-mère. On est comme un enfant qui apprend à connaître le monde.

Mon diplôme de prof de danse était pas reconnu ici, j'ai continué de danser pour sortir mon énergie. J'ai travaillé dans les usines, ouvrière en électronique. On posait des composants. C'est monotone, c'est stressant. Je me disais *chouette, tu vas te faire des copines*. Mais on n'avait pas le temps de discuter, on est comme des machines. Les filles, elles ont pas envie de parler, juste travailler, rentrer. Je les ai plus revues.

Quand j'ai fini le contrat, j'avais plus rien à faire. Après je suis enceinte, je me suis rendue compte que je m'étais mise dans une routine à rien faire. J'ai eu ma fille, je l'adorais, mais je voyais personne, me manquait de faire autre chose. J'étais

habituée à faire plein de choses dans la journée, j'ai pas tenu le coup, j'ai eu besoin d'aller au Mexique voir la famille. Je suis partie avec ma fille.

Au Mexique, je suis revenue à la vie d'avant où personne fait attention à moi. Je voulais que ma fille dorme, je voulais pas qu'on lui donne tout le temps des gâteaux, je n'étais plus habituée à la chaleur, me manquait ma maison, mais en même temps je me disais : *si je reviens en France, ça va être ça, une cage très belle, mais toute seule.*

Mes frères m'ont dit : *qu'il vienne, ton mari, on va t'appuyer.* Il est parti me rejoindre. On a vécu 15 ans au Mexique.

On a galéré pour trouver du travail, on a connu la faim. Mes frères aidaient pour faire les courses, pour prêter une voiture. Moi, ça me tuait. On faisait tout à pied, les trajets maison-boulot, une heure et demi. Un fois, on a trouvé un rouleau de billets par terre, 360 pesos, on s'en est servi pour payer le docteur et du yaourt pour la petite.

On a déménagé à la frontière des États-Unis ; de la famille nous a dit *venez y'a du travail,* on était très exploités, très mal payés, on travaillait 12 heures par jour, mon mari comme technicien-machine, le même travail qu'il faisait en France. J'étais enceinte de notre fils, c'était jamais le bon moment

pour avoir un deuxième enfant parce que il n'y avait jamais d'argent, on savait pas comment le faire garder etc.

Éric travaillait, payait le loyer, la nourriture pour notre fille, et, pour nous, on achetait des pommes de terre. Après, il ne restait plus rien.

J'ai fait une anémie, j'avais des contractions. Les amis, les voisins nous ont aidé pour que j'aille voir un gynécologue privé. Je disais *on ne doit pas m'aider, je ne suis plus une enfant.*

Tout le monde s'inquiétait, ils ont réuni de l'argent pour aider à avoir le bébé, que j'aille accoucher dans une clinique privée. J'ai choisi l'hôpital public, c'était terrible, l'hygiène, tout et avec l'argent de la clinique, j'ai pu payer la suite (la nourriture, les couches et puis la crèche publique pour quand j'ai travaillé à nouveau).

Ensuite, on est revenus à la ville du début et là, tout a changé.

Éric a monté un projet pour donner des cours de français, il a eu ses diplômes en suivant des cours par correspondance et il a passé les examens à l'Alliance française au Mexique. Des écoles ont fait appel à moi, j'ai fait une formation, j'ai tâtonné. Prof de danse et prof de français dans des écoles privées. D'autres écoles, des lycées, des universités ont fait appel à nous, on avait des petits et des grands, on travaillait

beaucoup, on gagnait assez pour les factures, manger, pas pour aller en vacances. On adorait cette ambiance, on était tout le temps en train d'apprendre. Je me disais, si je reviens en France, je vais devoir travailler encore en usine.

En 2010 au Mexique, les choses ont commencé à mal tourner, la violence, on s'inquiétait pour les enfants. Puis ma belle-mère est tombée malade, elle a eu besoin de nous.

On a vendu la maison, la voiture, payé les dettes, donné nos livres, on est revenus. On disait *on va essayer. Si on ne trouve pas, c'est plus mes frères qui vont nous aider*, on avait cette peur.

La famille, « pour vivre avec »

J'ai 7 sœurs, un frère. Personne d'autre que moi est parti. Je suis la petite dernière, mais je suis responsable de tout le monde.

aïcha

Ici, une fille mariée avec des enfants c'est une vieille. Dans ma tête, c'est pas comme ça. À 32 ans, on peut encore faire plein de choses.

Si j'étais pas partie, j'aurai une famille dans le désert. Je reste à la maison, je m'occupe des enfants. On fait un grand jardin, je surveille, je m'occupe des moutons de mon père.

Si je trouve du travail, après le mois d'aout, je vais faire des économies pour aller voir mon père.

Notre grand-mère, elle habitait à côté, on se réfugiait toujours chez elle. On se cachait derrière elle pour pas aller chercher les moutons. Elle nous donnait toujours à manger le plat que ma mère avait apporté pour elle. Une fois, on est partis loin chercher de l'herbe, pendant deux mois. On est revenus, elle était déjà morte. Je suis allée visiter sa tombe.

Mon fils, j'espère il va pas prendre son sac, partir avec sa copine. Je le souhaite pas trop. Si une personne t'aime, elle reste avec toi et ta famille.

Je voudrais rester là et rester là-bas. Accompagner mes garçons, qu'ils sachent lire et écrire, qu'ils fassent des études, qu'ils deviennent de bonnes personnes. Et puis partir au Tchad, profiter. Que mes gamins, ils connaissent.

Toujours ça fait ça, tout le temps.

Avec la fin des contrats aidés, ma boîte a fait faillite. J'ai dit : *quand je serai au chômage, je vais prendre le temps de faire quelque chose que j'aime, ma passion, pour mon plaisir.*

kaoutar

J'ai réfléchi, j'ai rencontré mon copain, il m'a raconté sa reconversion. Il était dans la banque — costard, bureau — et il fait de la mécanique bateau — les odeurs, l'huile, le vêtement de travail — tout ça.

J'ai dit — *comment t'as fait?* Il m'a répondu — *et toi, c'est quoi ton métier de rêve ?*

- *Chef de cuisine.* C'est sorti comme ça.

On a travaillé sur ça, on a travaillé bien.

J'ai décroché une formation CAP, Des Étoiles et des Femmes, tu peux aller voir sur internet, le parrain c'est Alain Ducasse. C'est la chance. J'ai dit *je vais réussir les entretiens*. J'ai fait une journée en immersion à l'Hotel Meurice, trois étoiles. J'aime le travail en équipe, en brigade, ils font des plats colorés, comme le peintre dessine, eux, c'est pour les plats, c'est de l'art.

C'est une formation de neuf mois, j'ai commencé depuis un mois.

Il ne faut pas rater les cours.

J'essaie. J'équilibre les visites de mon fils et, à fond dans la formation, les matières. Il y a la langue aussi, c'est double : il me faut apprendre et comprendre.

La garde de Farès, ça commence le vendredi 18 h à Montluçon alors que je finis à 17 h à Paris. Avec la formatrice, je me suis arrangée pour être absente une fois par mois. Et avec Claire, pour qu'elle vienne avec moi chercher mon fils, à cause des violences de son père. J'ai gardé l'appart pour mon fils et le lien avec Montluçon.

J'ai une chance, je peux pas prendre le risque de perdre. Neuf mois passent vite. Ce sera pour être mieux, moi et mon fils, offrir un meilleur avenir à mes enfants. Je veux qu'ils voyagent, se cultivent, se socialisent.

Avec le budget, 800 euros par mois, le loyer ici, manger, les transports à Paris et venir ici, je prends le train en solde, le covoiturage. Les cadeaux pour mes enfants, j'économise.

C'est ça la famille qui me manque ici. J'ai essayé de faire une famille qui soit pas ma famille « vraie ». Mes amies, c'est ma famille. Claire c'est la grand-mère. Elle, elle me dit bien *ma fille.*

Chez moi, les filles ont envie de partir parce qu'elles ont envie de trouver la liberté. La liberté, c'est pas l'argent. La liberté, c'est les papiers.

h.

Ici, en France, les femmes peuvent se débrouiller toutes seules. Rester seule dans sa maison, tu peux travailler. Dans mon pays c'est plus dur qu'ici. Les voisins, les amis, la famille te surveillent « pourquoi tu fais ça » ou « il faut… » c'est eux qui décident pour toi.

Ma famille, ils sont pas contents. Ils trouvent que il y a trop de liberté pour moi. Surtout, ils ont peur qu'il arrive des choses.

Si j'ai des papiers, j'ai envie d'aller — ma mère me manque beaucoup — et puis, retourner dans ma liberté.

Peut-être un jour on va être tous ensemble. *Faire la fête*, on dit toujours. Pour l'instant, j'ai le statut de réfugié, je ne peux pas retourner. Il y a eu le mariage d'un frère là-bas, sans moi. J'ai passé deux jours à pleurer.

basila

Mon frère, celui qui vit en France, c'est le plus grand de la famille, moi la plus petite. J'ai grandi comme sa fille.

Il est là depuis 15 ans. Avec sa femme, ses enfants, désormais ils sont français-français.

Il peut retourner en Syrie, mais il est médecin et comme ils manquent de médecins là-bas à cause de la guerre, peut-être ils vont l'attraper. Ça fait 8 ans qu'il est pas retourné. Il dit : *j'ai fait tout pour avoir ma vie avec ma famille, mon travail. Je peux pas tout perdre.* Aller là-bas et tout perdre.

Un fois, il m'a demandé : *est-ce que si il y avait plus la guerre, tu voudrais retourner là-bas ?*

C'est un peu compliqué de répondre. Je peux pas changer tout le temps, passer ma vie à vivre des choses très différentes. Même la guerre finie, les gens sont pas comme avant, ils sont tristes. Le pays aussi il a changé, la nature a changé.

C'est important d'avoir sa vie. J'aime être indépendante. C'est bien d'être avec la famille, mais c'est bien de penser à soi.

J'ai dit *non*.

Mon père et ma mère ont l'habitude de venir ici, ils ont obtenu un visa de 10 ans. Mon frère a fait le maximum, les papiers et tout pour qu'ils puissent venir nous voir.

L'an dernier, ils sont restés 9 mois. On s'était habitués. Quand je passe dans la rue, les magasins, je repense aux courses avec ma mère. Depuis son départ, j'ai perdu 5 kilos.

Ma mère m'appelle tous les jours. Elle connaît tous les magasins. Je dis : – *je suis allée chez Camaïeu, — ah oui c'est là que..* ou - *faut mieux acheter chez Lidl c'est moins cher*. Ma mère, comme elle est venue en France, c'est comme si elle y avait vécu toute sa vie. Je lui disais : *moi j'ai passé un an sans rien faire quand je suis arrivée et toi, tu bouges partout.*

Quand ils sont très vieux mes parents, peut-être ils restent ici, mon frère il pense ça.

J'ai un voisin, vieux, tout seul, qu'est-ce qu'il fait tout seul là ? Mon grand-père est resté tout le temps avec nous. Là-bas, t'es jamais tout seul à la maison. Mon papa, au téléphone, il râle toujours, *ah, les enfants font du bruit, je peux pas dormir,*

mais il est content qu'ils soient là. Il dit *laisse, c'est pas grave, c'est des enfants.*

En Syrie, le plus important c'est la famille, après c'est les voisins, les gens autour.

`

Même si je vis très loin, 10 000 km je sais pas, on parle comme on est ensemble, la caméra, le téléphone, je suis toujours au courant de tout ce qui se passe là-bas. Je me souviens, j'étais petite, mon oncle est parti aux États-Unis comme médecin et ma grand-mère était toujours en train de pleurer, *pourquoi on n'a pas de nouvelles ?* à attendre l'appel et tout, avec le décalage horaire. Grâce à la technologie, on est ensemble, je sais tout ce qu'il se passe dans mon village. Je suis encore dedans. Ça fait du bien de retourner.

Ma mère ne parlait jamais du Cambodge.

Elle a tellement fait abstraction de son enfance, de sa vie là-bas que j'en connaissais rien : son quotidien, les endroits qu'elle fréquentait.

savoeun

Dans la culture cambodgienne, plus tu es nombreux, plus tu as un statut et plus les gens te craignent. Quand t'es une petite famille, ils te considèrent pas. Ma famille c'était ma mère, mon grand-père et ma sœur.

Mon oncle des USA, en 40 ans, je l'ai rencontré une fois. Ma mère et lui ne se sont jamais revus depuis qu'ils ont quitté le Cambodge. À l'époque, ses frères étaient mariés déjà, ils vivaient ailleurs. Au cocon familial, il ne restait que ma mère et mon grand-père. Ils sont tous partis précipitamment et séparément.

Dans les camps de réfugiés, il y avait une liste des priorités, tu prends où il y a de la place. Mon grand-père a voulu attendre pour regrouper la famille, savoir où étaient ses enfants. Ils ne se sont jamais retrouvés. Pourtant, ils y sont restés presque deux ans. J'ai un oncle au Canada, un aux USA, une tante restée au Cambodge. Du jour au lendemain, quand j'étais enfant, j'ai découvert qu'ils se contactaient avec mon grand-père et que c'étaient ses enfants. Après, quand t'as construit ta vie quelque part, c'est difficile de repartir. Chacun est resté dans son pays d'accueil.

En France, j'ai seulement une tante.

Je suis allée vivre à Lyon, j'ai trouvé là-bas mon premier boulot et ma tante et sa famille pouvaient me loger et m'aider en cas de besoin. Ma mère et mon grand-père ont décidé de me rejoindre. Ils ne voulaient pas continuer à vivre seuls tous les deux, sans autres membres de la famille à proximité. J'ai senti le poids des traditions. Ma sœur est partie tôt et c'était la cadette, elle a eu moins de pression que moi. Pour les Cambodgiens, c'était important de se retrouver, parler la langue, échanger les expériences, c'était rassurant. Les gens vivent en France comme là-bas. Chacun garde son rang. Tu as trois générations sous le même toit. Ils n'ont pas essayé d'édulcorer. Les gens s'appellent par rang familial (Tante, Oncle) et toi, tu es l'enfant de tes parents. On se doit de t'éduquer à n'importe quel âge. Avec ma mère, on est un peu en conflit à propos de ça.

Il y a des lieux où tous se retrouvent, ça forme une sorte de communauté, une solidarité, mais c'est aussi beaucoup de pression sociale. Un mariage, c'est 350 invités, si tu invites celui-ci, tu dois inviter celui-là sinon on va dire que… même si on n'a pas assez d'argent, tant pis, c'est comme ça, il faut faire comme ça.

Mon compagnon et moi, on n'est pas mariés. Si ça doit se faire, on se mariera à la mairie en 15 minutes.

Quand j'étais adolescente, il y avait des mariages arrangés autour de nous par la famille. *Tu l'aimes, tu l'aimes pas, t'apprendras à l'aimer.* Des fois, on toque à la porte, on propose pour tes filles. Et toi, faut devenir une femme bonne à marier sinon t'as pas de vie sociale. Ma mère a jamais fait ça. Elle nous a laissé faire. C'est que maintenant que j'ai compris : une femme seule avec des enfants, elle n'a pas de statut. Personne n'est jamais venu.

Du coup, on n'étaient pas emmerdées, savoir s'il fallait dire oui ou dire non, vexer ou pas.

Aujourd'hui, je suis avec mon compagnon, on s'est trouvé de manière originale et moderne. Mes copines qui attendaient de rencontrer quelqu'un « normalement », elles ont cherché des années. Nous avons fondé notre propre famille, ma précieuse richesse. Grâce à elle, je suis devenue exactement la femme que j'espérais.

La famille, t'es bien contente de l'avoir, c'est une richesse. Je prends un peu des deux, je mixe, je fais autre chose.

Avant je pensais que c'était normal, mais on n'est pas obligés d'être les uns sur les autres.

Ma mère je lui dis : *si tu vieillis, tu peux venir habiter à côté de chez nous, mais pas chez nous.* Elle dit, *ah bon ? c'est pourtant ce que j'ai fait pour ton grand-père*. Ma mère et mon grand-père ont toujours vécu sous le même toit. Mon grand-père savait pas se débrouiller seul, il savait pas cuisiner et il parlait pas français — va apprendre le français quand tu débarques dans le pays à 60 ans. Aussi, ils s'engueulaient tout le temps.

Avant je sentais comme un poids, tous les jours on te le dit.

Je n'ai plus de culpabilité, je me suis libérée.[11]

---

[11] « La chorale, l'amitié avec les filles, leurs histoires ont réveillé plein de choses en moi, j'ai réalisé que j'avais toute une culture mise entre parenthèses depuis longtemps. »

Ce week-end, ma mère m'a envoyé des photos. Elle était à la mer avec des cousins, c'est la première fois qu'elle avait mis un maillot de bain. Elle l'a fait parce qu'elle était dans une ville où personne la connaît. Elle était très contente. Ça m'a tranquillisée le week-end. Je savais qu'elle était heureuse.

maria

J'ai toujours une arrière-pensée pour ma famille, ma mère, qu'est-ce qu'il se passe là-bas. Je ressens un manque. De ne pas être avec eux ou qu'ils soient pas là. Au Mexique, il y a aussi mes oncles, mes tantes, mais déjà, on ne se voyait qu'une fois par an. Le plus important dans ce cercle, c'est ma petite famille ici, et ma mère et mes trois frères là-bas.

Mon mari et moi, on n'a jamais fait les choses pour un futur professionnel, on n'a jamais construit notre vie par rapport à ça. Quand on est revenus en France, pour s'occuper de ma belle-mère, on a tout donné nos bouquins, on pensait qu'on n'allait plus faire ce métier, formateurs en langue, on se voyait à l'usine comme au début.

J'ai passé ce mois, son dernier mois, avec ma belle-mère à la clinique. Je l'ai vue dans toute cette étape de la maladie avant de mourir. Avant, tu te dis : *ma mère sera là toujours*. Je pense à elle, je me rappelle d'elle, de ce que mon mari a vécu, perdre sa mère.

Ma belle-mère, elle a comblé cet espace du fait que j'étais ici et ma mère non. Je la sentais comme une deuxième mère.

Ma mère, j'ai essayé de l'emmener ici, elle n'a pas voulu. Tout le monde, mes frères essaient de la ramener chez eux, elle veut pas. Elle reste toute seule dans sa grande maison. Elle a toujours vécu dans la maison des autres, il y avait mes grands-parents, mon père, elle, un oncle. Elle est partie avec mon père à 14 ans, j'ai grandi dans cette maison, on lui donnait toujours des ordres, elle était une servante. Elle n'a jamais demandé quoi que ce soit. Maintenant elle vit, elle fait ce qu'elle veut. Elle a des copines. Elle sort.

Ma mère, elle attendait cette étape solitaire. Je pense que c’est maintenant qu’elle est heureuse.

Patrie, « tu peux pas comprendre »

Dans mon pays, il y a une expression : « Si t'es pas chez toi, tu ne vaut même pas le prix d'une crotte de chameau. »

aïcha

Après le Tchad, le Niger, la Libye, l'Italie, la France c'est mon cinquième pays. C'est un pays quinze fois plus compliqué que le pays que j'ai quitté. Chaque année, ça se complique un peu plus.

Papiers ça me casse la tête, je comprends pas, *vous avez papiers ?* c'est incroyable, jamais fatigués de demander.[12]

---

[12] « Chez nous, les papiers, ils volent dans le vent. Quand j'étais enfant, je les attrape, je les froisse, je les mets dans un sac plastique, je les tiens bien cachés.
L'hiver, quand il y a du bois, mon père il en a besoin pour allumer le feu. Le papier, c'est moi qui l'ai, je le sors de sa cachette.
Alors le papier coûte rien pour moi, c'est juste pour allumer le feu. »

Je préfère la terre de mon pays qu'on me donne un immeuble entière ici. On est dans les pays riches du monde, ce qui compte le plus ici, ça ne compte pas pour moi. Compte ma liberté, voir mon pays, ma famille. Je suis ici comme un zombie.

Je regrette d'avoir pas écouté mon père. C'est dur. Je suis partie à cause de la culture, je suis partie parce que mon frère voulait me forcer à me marier avec un vieux monsieur. Je suis jeune, j'ai 19 ans, j'ai la tête dure.

J'aimerais bien que j'ai pas une tête comme ça quand j'étais jeune.

Regarde, j'ai perdu beaucoup de choses à cause de ma tête, tête de mule.

Je souffre beaucoup, j'ai fait souffrir ma famille.

On dirait c'est une prison

J'ai pas le choix. Je peux rien faire. Je suis pas malade, mais je vais vivre comme ça, moitié bien, moitié pas bien.

Je suis pas allée à l'école.

Les gens savent lire correctement, écrire, compter, ils savent faire tout, mais il sont pas capables d'attraper une mouche, parce que ça, ça compte pas.

Jamais j'ai pensé *tu vas aller loin, tu vas être une autre personne, tu vas avoir beaucoup d'idées dans ta tête*. Jamais.

Mais, si aujourd'hui on me jette dans le désert, je vais faire plein plein de choses différemment.

Je vais sortir de l'eau, je vais trouver des solutions, je vais aider les gens.

On a l'habitude, dans la famille des gens qui sont partis. J'ai un oncle médecin à Orléans, après une tante et son mari sont partis aux USA, un autre à Dubaï. En Syrie, toujours les gens sont partis étudier, travailler ailleurs. Et maintenant à cause de la guerre.

basila

Mon oncle m'a dit *viens aux USA,* mais là-bas, les gens travaillent comme des robots. C'est un grand pays qui n'a pas de valeurs. En Europe, les gens vivent mieux. Mon frère, depuis longtemps me disait de venir ici.

J'ai quitté mon pays *forcément*

Je peux pas dire que je suis pas attachée à mon pays, je pleure tout le temps quand je vois les bâtiments, le rues que j'ai connu, tout par terre. Ici c'est pas mon pays, pas non plus la Syrie, je me sens bizarre.

Mes sœurs me disent que c'est pas comme avant. Est-ce que c'est parce qu'il y a 4 ans déjà ? Je me sens moins attachée, je commence a être attachée ici.

C'est normal, c'est une vie, là.

Vivre, avoir des amis, travailler, c'est normal d'être plus attachée ici, non ?

Quand j'étais triste, toujours à pleurer, les gens là-bas toujours à me donner des nouvelles (*tu sais telle jeune fille, tu te rappelles, et bien elle est morte*, que des trucs comme ça) ma belle-sœur m'a dit *faut couper tes réseaux, concentrer dans ta vie, ta vie ici.*

Je me dis *t'as laissé ta vie là-bas, t'es vivante, le pire tu as passé.*

La liberté, on a vu la liberté, on a parlé de la liberté. Très vite, ça a tourné à la guerre des hommes. Ils prennent les armes, les femmes restent à la maison. Chaque vendredi, il y a des morts. La culture, l'éducation, c'est les femmes derrière les hommes. Les décisions, la force, c'est toujours les hommes.

On a parlé de la liberté maintenant on est partis très, très loin. Au milieu, il y a tous ces gens qui sont morts, pour quoi ? pour rien ?

J'ai l'impression que j'ai pas fait assez là-bas, c'est très dur face à tous ces morts. Là-bas je pouvais pas rester sans rien faire. Peut-être si j'ai resté, je suis morte aussi.

Patrie, patrie… je vais chercher sur mon téléphone le mot en arabe. Patrie, il me dit *c'est le pays, mon pays*. Je vais chercher en anglais. Patrie, *terre des pères*.
Pour nous, Syrie, c'est comme une maman. La terre des mères.

Avant, si mon père disait noir, je fais noir, s'il disait blanc, je fais blanc. C'était avant.

Mon père, son rêve, c'était qu'on vienne ici, qu'on fasse des études. J'ai jamais choisi de venir ici.

kaoutar

J'étais contente au Maroc, j'ai du travail, j'étais pas pauvre-pauvre, pas riche-riche. J'ai jamais dit *un jour je viens vivre ici en France*, sauf pour le tourisme. Cette idée est venue trop vite. On m'a dit *il faut rester à côté de ton fils*.

Aujourd'hui, je raconte tout à ma famille. J'attends plus la réaction. J'assume mes problèmes, je peux répondre. *T'as divorcé deux fois, t'as l'expérience alors fais ce que tu veux.*

Ma patrie je pense elle est ici parce mes enfants sont ici. Ma mère me dit toujours *viens, viens*.

C'est ici que je compte sur moi. C'est en France que j'ai fait tout moi-même.

Mes parents m'ont pas aidé pour rien, je me sens responsable de moi, je fais ma vie. Mes parents peuvent pas décider ma vie parce que j'assume. Mon père me donne juste un conseil : que je perde pas mon chemin pour qu'un jour, mes enfants ils soient fiers de moi.

J'ai 30 ans. Chaque pas que je fais sera une preuve pour le futur. J'ai pas le temps à perdre pour les bêtises.

En France, c'est pas comme on dit au Maroc.

Les violences que j'ai eues, si j'étais au Maroc, une violence comme ça, mon mari il part en prison direct. Comme on dit, « il va prendre ce qu'il mérite. » Je sais pas, j'ai rien compris ici en France. Qu'il gagne, je comprends pas. Tout le monde dit « c'est arabes entre arabes », c'est-à-dire qu'on s'en mêle pas.

Quand j'étais petite au Maroc, on me répétait la France c'est le droit de l'Homme, le droit de l'Homme, mais je vois juste le droit de l'homme avec un *h* minuscule[13].

---

[13] En décembre, Kaoutar s'est vu notifier par la préfecture une OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français), mesure administrative d'éloignement des étrangers.

Il ne devrait pas avoir de patrie. C'est juste le terrain où on a vécu des choses. Me manque pas le Mexique. Si ma famille elle vient ici, j'aurai toute ma patrie complète.

maria

J'ai toujours voulu sortir, d'abord du bled où je suis née, ensuite de la ville où j'ai étudié. Une amie a dit : *Je crois bien que c'est une maladie*.[14]

Ça ne m'inquiète pas si j'ai pas de maison à moi. Je sens que ça nous limite.

Si notre fille allait vivre en Italie, en Belgique ou en Chine, on la suivrait si elle a besoin, on partirait avec, ou notre garçon, pareil.

Pour le travail, on pourrait postuler ailleurs. Mais en ce moment, mon fils a une petite amie et ils s'adorent. On va pas partir.

---

[14] « Mon mari et moi on se pose souvent cette question : es-tu heureuse ? es-tu heureux ? Pour savoir si tout va bien. On aime bien réfléchir à la question. »

Mon mari me dit :

— *Tu commences à construire ton futur.*

— *De quoi tu parles ? Mon futur je l'ai construit il y a des années sans m'en rendre compte et je suis en train de le vivre.*

Patrie dans mon quotidien, je l'emploie pas. J'ai été obligée de chercher dans le dictionnaire.

savoeun

J'aime bien connaître la définition exacte des mots. Au travail, j'écris des procédures, j'envoie des mails d'instruction, d'information à l'ensemble du personnel : il est nécessaire que je sois claire et précise dans mes écrits. Je vais chercher sur le moment même pour pas qu'il y ai d'ambiguïté sur ce que j'ai écrit. Le mot précis, t'as plus à revenir dessus.

Je suis née au Cambodge, mais j'ai grandi ici, je vais vivre ici, mourir ici. Ma patrie c'est la France, pas le Cambodge.

Ma mère a connu les camps de Pol Pot, les travaux forcés. Elle avait la volonté de vite s'intégrer, elle a choisi l'oubli volontaire, aussi le refus de parler. Mais elle a gardé les traditions par volonté de se souvenir d'où elle vient.

Ma mère, jeune, sa vie n'était pas facile, elle a pas été beaucoup à l'école par rapport à ses frères. Ses parents ont investi sur le garçon, pas sur elle. Peut-être aussi c'est pour ça qu'elle a oublié le Cambodge.

Parce qu'elle était toute seule à nous élever, il faut des filles bien droites pour gérer, par rapport à la pression sociale des autres cambodgiens — si on est droit, sérieux, ils nous respectent plus. Elle était très autoritaire. Quand j'étais petite et même adolescente, je n'ai jamais rien décidé. On m'a jamais demandé mon avis. Parler en public, c'est un handicap pour moi, j'en avais jamais eu l'occasion. Le groupe dominait.

Jamais on m'a dit : *Tu feras ce que tu voudras*. Mais : *faut que tu travailles.* On parlait même pas de mari, ni de *faut que tu aies des enfants*. On aurait pu.

Ma mère m'a laissé faire des études jusqu'à 24 ans. Je n'ai jamais eu d'idée précise sur un boulot, mais sur ce que je ferais de ma vie. Je me suis toujours dit : *je veux ça*.

On en revient aux mots.

Il y a des mots-prison. De ces mots bien placés dans des phrases bien tournées pour nous garder fermées. De ceux qui font l'Histoire et qui, dedans nous figent, justifiant tout ce fatras de bonnes raisons qui nous ôtent la raison. Il arrive qu'ils nous enragent et qu'ils nous poussent à l'évasion. Mais ces moments-là sont furtifs. Vite, pour nous apaiser, place est faite à d'autre mots, plus convenus, plus convenables. Des mots-libération. De ces mots bien placés dans des phrases bien tournées pour nous dire délivrées. Ceux-là sont devenus routine, ils se rabâchent sans nous convaincre, tellement usés que nous y sommes devenues sourdes.

Des mots-prison, des mots-libération, souvent ce sont les mêmes. Trop de ces mots qui pensent à notre place.[15]

Les reprendre pour soi, c'est voler la clé aux geôliers.

---

[15] « Travailfamillepatrie. Lorsque les hommes sont à défendre la patrie, on emploie les femmes à fabriquer les canons, on les enjoint de mettre au monde de la chair-à-canon. Ainsi, pour la patrie, les femmes produisent, se reproduisent. Travailfamillepatrie. Une guerre sans fin renvoie sans fin la femme à son travail. La fin d'une guerre renvoie la femme de son travail. Sauf celui qui n'a pas de fin, le bercail.
travailfamillepatrie, c'est tel le hamster dans sa roue, tu vois ? »
Lorsque je m'explique ainsi — plus ou moins ainsi — toutes, elles haussent les épaules, elles rigolent. Elles prennent tout de même le temps de me répondre. C'est peut-être ça, le « truc » qui nous rassemble.

VOIX CHORALES

août à novembre 2018

un projet lilananda « reconnais mon humanité »[16]

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

Culture

lilananda

[16] « Nous affirmons que celle ou celui qui entame un travail réflexif sur sa condition met en œuvre un début d'émancipation de celle-ci. » — Extrait du dossier de Projet de Territoire.

Un livre, tout un tas de pages à lire — la barbe — heureusement qu'il y a le texte au dos qui dit, beaucoup plus vite, ce que vous n'avez plus besoin de lire dedans puisque c'est écrit là. « Nous, on est nées libres, on vit libres, on est libres. »

Mise en page : Ph. Busser